



Peut-être n'avons-nous pas fini de nous aimer ?

Elena Serra

Emma pousse la porte grinçante de la chambre de l'hôtel Edel Pi et se laisse envahir par la rumeur de la place barcelonaise. Un moment, elle reste immobile dans l'obscurité paisible, elle laisse son ouïe vagabonder le long des ondulations de l'étrangère rumeur, étrangère et si proche, par tous les interstices de son corps présente, cette rumeur.

Elle avance à tâtons dans l'espace de la chambre jusqu'à la fenêtre, et fait monter le rideau des persiennes d'un geste qui vient troubler l'obscurité rassurante du lieu qui lui sert de demeure, le temps qui reste. À cette pensée, elle est prise soudain de vertige et abaisse le rideau. Comme on attrape une maladie quelconque.

La folie, par exemple.

Plus tard, dans sa loge, le patron de l'hôtel sursautera. Il arrêtera net les images du film pornographique qui défilent sur l'écran, bites et trous rejoindront l'irréalité du tube.

Cathodique. Celui d'avant l'image crue.

Le front inondé de sueur, il accourra vers la chambre 217. Plusieurs fois il frappera, s'enquerra de savoir si tout va bien, n'obtiendra pour toute réponse qu'un lourd et significatif silence. Alors, il saisira le téléphone que lui tend sa femme et marquera le numéro de la police.

Après avoir forcé la serrure de la porte, les inspecteurs Bofill et Serra découvriront le corps d'Emma, inerte. Près de lui, un pistolet, et sur la table qui jouxte la scène irréaliste, une lettre cachetée adressée à Mario Cabestany, qui dit :

Cher Amour,

Je meurs. Peut-être continuerai-je à errer près de toi. Quel bonheur, alors, cette mort, si elle me rapproche de toi. Peut-être, le crois-tu, n'avons-nous pas fini de nous aimer ?

Emma

Le jour d'après, le corps autopsié est rapatrié. Les douaniers à la frontière vérifient le certificat de décès, le temps d'accoler peut-être un visa pour l'éternité.

Rien d'autre à déclarer, juste un corps et une lettre (à défaut d'un habit et d'un amour, tu te souviens, cette chanson, *un vestido y un amor*, chantée par Caetano Veloso, *il y a des choses qui nous aident à vivre* dit la chanson... Quoi, quoi donc mon amour ? Dis-le, dis-le avant que la neige ne vienne recouvrir complètement cette image fixe).

Dehors, dehors le corps dans le cercueil et le corps du croque

mort, qui attendent de repartir, qui attendent dans une même et silencieuse exaspération de repartir.

Les formalités douanières achevées, la défunte et le silencieux reprirent la route, jusqu'à destination. Là, dans l'allée du jardin enneigé de la maison de famille, quelques proches et voisins attendaient l'arrivée du corbillard. Au son des pneus crissant sur le gravier, des femmes pleurèrent, d'autres s'effondrèrent, d'autres levèrent leurs bras aux cieux et se désolèrent.

Mario quant à lui, fut à la lecture de la lettre que lui tendit l'employé des pompes funèbres pénétré d'un froid vif et soudain. Le poison des derniers mots de sa femme, Lilith des neiges et vive méharée faisait son effet, s'immisçait dans les veinules de son corps irradié encore du souvenir d'Emma.

Il l'appelait son arbre des ergs. Sa peau de sable. Son astre.

Elle n'était plus et il ne se demandait pas pourquoi. Pris d'un accès de fureur, il se jeta sur la vitre du cercueil, jura contre l'église et ses sacrements, contre la famille et ses crimes de sang, contre l'injustice et le manque d'amour. Il ne fut plus que furie, soudaine et insatiable furie.

Des proches tentèrent de le ramener à la raison, mais rien n'y fit.

Rien n'y fit que la mort, quand elle le libéra de la clinique dans laquelle il fut enfermé, pour le propulser, pensa-t-il au moment de se tuer, dans les bras de sa bien aimée pour l'éternité.

